

« Conte — Il y eut une fois un homme qui devint sage.  
Il apprit à ne plus faire de geste ni de pas — aucun pas —  
qui ne fussent — fût — *utiles*. Peu après on l'enferma ».

Valéry, P., *Cahiers*, Pléiade, II, p. 1324.  
Utilité et utilitarisme. Les mépriser.<sup>1</sup>

On connaît des animaux qui, mollusques, oiseaux ou mammifères, profitent du logis d'autres animaux pour l'habiter et emplir son espace préalablement vidé. Il semblerait que l'utilité fonctionne de même ; elle prend la place d'autres valeurs telles que le bien, le bonheur, la vérité, la justice, la beauté, en paraissant les satelliser ou les asservir à ses lois propres et, au passage, en les convainquant de leur vide propre. C'est ce mouvement-là, de violence, bien repéré par Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, puisqu'il fait de l'utile la valeur culminante et comme le résultat de l'*Aufklärung*<sup>2</sup>, transformant les autres valeurs — et, tout particulièrement, les valeurs religieuses — en fictions<sup>3</sup>, que la philosophie de Bentham nous permet de repérer et d'exprimer. Est-ce que l'utilité, quand elle remplace telle ou telle valeur, la détruit, en garde quelque chose, la déplace ? Quel rapport dynamique l'utilité entretient-elle avec les autres valeurs ? Ainsi nous regarderons comment, par ce qui revêt toutes les apparences d'une invasion<sup>4</sup>, l'utile paraît entrer en relation dialectique avec toutes les valeurs et

---

1. Proposition d'un ajout au *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert.

2. *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, Aubier, Paris, 1941, vol. II, p. 127.

3. *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, Aubier, Paris, 1941, vol. II, p. 117 ; trad. J. P. Lefebvre, Aubier, Paris, 1941, p. 381.

4. Cette invasion est largement commencée au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque Diderot note que « l'utilité circonscrit tout » et que, pour intéresser qui que ce soit à une tâche, il faut

comment son triomphe se consolide aujourd'hui. L'utilitarisme est-il une théorie générale des valeurs, pas seulement économiques, mais de toutes les valeurs, tant dans leur liaison que dans leur éristique, ou est-il l'expression de la ruine des valeurs, le symptôme massif, l'indication majeure, du nihilisme, c'est-à-dire de la perte généralisée de valeurs ?

À ce souci, s'en ajoute un autre, qui en est la conséquence directe. Le remplacement des valeurs de vérité, de justice, de bonté, pose constamment le même problème : l'utile remplace-t-il totalement ou partiellement la valeur ? Se met-il à sa place pour remplir sensiblement la même fonction qu'elle ? Ce remplacement est-il effectif ? N'a-t-il lieu qu'en apparence ? Comment modifie-t-il la valeur dont-il prend la place ? Pour prendre un exemple majeur : jusqu'où est-il possible qu'un « penser-utile » ou qu'un « écrire-utile » remplace la pensée vraie ou le discours vrai ? Une telle substitution ne nous fait-elle pas entrer dans une dialectique ou dans des paralogismes sans fin ? L'utilité se posant comme utilité du vrai sans laquelle le vrai ne pourrait pas même exister comme vrai ; le vrai résistant comme vérité de l'utile, transcendant l'utilité de l'utile. On peut sensiblement faire la même analyse du remplacement des valeurs pratiques ; pour une raison évidente d'ailleurs, puisque l'utilitarisme est, jusqu'à un certain point, un pragmatisme, en ce qu'il remplace toutes les valeurs, y compris les valeurs théoriques, par des valeurs pratiques. L'utilitarisme est une pratique généralisée en ce sens que l'ontologie elle-même est dépendante de l'eudémonique, qui unifie les valeurs pratiques. Il n'y a pas de valeurs purement théoriques ; il n'y a pas non plus de valeurs pures en morale : les valeurs désintéressées, indépendantes de l'utilité, sinon inutiles, que Kant prétendait isoler et ramener à la pureté, au moins

---

pouvoir lui montrer qu'elle est utile (*De l'interprétation de la nature*, § 6, § 19). Berkeley, au début du siècle faisait déjà la même doléance : qu'on cesse de confondre le vrai avec l'utile. Dans les questions qui terminent *L'analyste*, on trouve celle-ci : « L'utilité des infinis doit-elle être considérée comme un prétexte ou une excuse suffisante pour admettre de telles propositions en géométrie ? » (Berkeley, G., *Œuvres*, éd. G. Brykman, PUF, Paris, 1987, T. II, p. 326). Avec Berkeley, c'est bien un monde qui s'achève.

en philosophie, ne sont peut-être décidément que de « transcendantes chimères » ; la preuve n'en est-elle pas que, dès que le défenseur de la pureté des valeurs se met à les argumenter, il a spontanément recours à l'intérêt et à l'utilité, comme s'il n'avait rien dit auparavant ? Qu'on relise, pour s'en instruire, la façon dont Kant, par les quatre exemples des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, justifie l'action morale ! On a l'assurance de toucher un problème dialectique lorsqu'on voit les partisans de l'anti-utilitarisme recourir à une argumentation utilitariste pour défendre la pureté de leurs positions. On montrerait de même qu'on ferait du mauvais droit en prétendant défendre la pureté de ses principes, alors qu'on ne fait que mêler une métaphysique, d'ailleurs contestable, au procédural qui, seul est la véritable affaire du droit.

Les diverses dialectiques, auxquelles nous venons de faire allusion, qui jaillissent dès qu'une valeur se trouve en contact ou en conflit avec l'utile, n'ont peut-être ni gagnant ni perdant. Mais il est un front sur lequel l'utilité a toujours paru défaillante, dès ses origines et jusqu'à nos jours : elle paraît répugner à l'esthétique, qui le lui a bien rendu au cours des siècles. La plupart des philosophes, soucieux de faire une œuvre équilibrée, font une large place à l'esthétique, du moins à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle ; ce qui frappe dans cette théorie qui accorde une si grande place au plaisir et à la douleur, au point d'y réduire toutes les passions, c'est la quasi-absence — pour autant que l'on puisse connaître l'œuvre de Bentham dans son ensemble<sup>1</sup> — d'une esthétique digne de ce nom. À peine quelques allusions à l'imagination dans les arts ; rien de fondamental. Ce constat nous conduit à une triple question. Est-ce une fatalité, pour l'utilitarisme, qui conteste tout désintéressement dans les sentiments et dans les actions, de n'être pas capable de produire une théorie de l'art ou une théorie du beau ? Très tôt, les

---

1. Ce dont peu de personnes peuvent se vanter puisqu'un grand nombre de ses textes se trouvent encore dans des boîtes de fiches et n'ont encore jamais été édités. Il est toutefois peu de chances que l'on trouve, en quelque fonds d'une bibliothèque londonienne, une esthétique que Bentham aurait dissimulée à ses contemporains.

artistes, qu'ils soient romantiques ou non, lui ont fait ce grief<sup>1</sup>. Comment peut-on faire une théorie du plaisir et de la douleur sans réserver la moindre place à une esthétique ? On sait que certains utilitaristes cherchent ou ont cherché à corriger cette mauvaise impression, mais ils ne le font ou ne l'ont fait qu'en juxtaposant à leur utilitarisme des thèses *ad hoc* qui compromettent la solidité et la cohérence de leurs positions. C'est le cas de Stuart Mill, qui se fera l'écho des objections censées être celles des artistes à l'encontre de l'utilitarisme benthamien<sup>2</sup>. Le calcul, en apprêtant, en réduisant les plaisirs au même dénominateur, n'a-t-il pas éclipsé toute jouissance que l'on en peut tirer ? Ne calcule-t-on jamais que des plaisirs atrophiés et médiocres, privés de toute saveur et de toute portée existentielle ? Le principe même du calcul, que Bentham tient pour le *nervus probandi* de sa philosophie<sup>3</sup>, ne livre-t-il pas la clé de la défaillance ou de la carence artistiques ?

- 
1. Dickens, qui pouvait se sentir proche de certaines positions radicales, ironise sur l'architecture sans âme et le parti pris de laideur de constructeurs qui se revendiquent de l'utilitarisme. D'autre part, il donne de la voix contre les écoles qui, décourageant l'imagination chez les enfants, les transforment en petits perroquets et en machines à calculer. Voir Simpson, M., *The Companion to Hard Times*, Greenwood Press, Westport, Connecticut, 1997, p. 7, p. 40. À plus forte raison, les auteurs qui, comme Théophile Gauthier, n'avaient aucune affinité politique avec l'utilitarisme l'ont-ils rejeté sans management : « Il n'est vraiment de beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid », lit-on dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* (1835).
  2. « De l'imagination comprise au sens populaire du terme — cette aptitude à maîtriser images et métaphores — Bentham n'a jamais été entièrement dépourvu. [...] Mais de l'imagination au sens où l'entendent les meilleurs écrivains contemporains, il n'en a jamais eu. C'est celle qui nous permet, par l'effort de la volonté, de nous représenter ce qui est absent comme nous étant présent, ce qui est imaginaire comme réel, et de les envelopper dans ces sentiments qui — s'ils étaient réels — les accompagneraient effectivement. C'est celle qui permet à un esprit d'entrer dans celui d'un autre être humain comme dans sa situation. C'est le pouvoir qui fait le poète, lorsqu'il se contente d'exprimer harmonieusement ce qu'il ressent sur le moment. Il fait tout le dramaturge. Il entre en partie dans la constitution de l'historien » (Stuart Mill J., *Bentham*, in : *L'utilitarisme. Essai sur Bentham*, Quadrige/PUF, Paris, 1998, p. 194-195).
  3. « Without calculation, the principle of utility might float useless in the sea of words with other phantoms of the imagination » (*A Table of the Springs of Action. Marginals*. § 632).

Nietzsche, à l'autre bout du XIX<sup>e</sup> siècle, voudra expertiser la valeur des philosophies en les confrontant aux valeurs de l'*art*, entendant, sous ce nom d'*art*, un sens plus général que celui de la seule production et de la seule contemplation d'œuvres d'art. Sans doute Nietzsche n'a-t-il pas toujours de mots féroces contre Bentham lui-même, avec lequel il a pu se sentir en fraternité par un pragmatisme partagé et par la volonté commune d'élaborer une théorie des fictions, quoiqu'il poursuivit des objectifs différents. Mais, même dans une esthétique dépouillée du souci des œuvres, l'utilitarisme benthamien, mesuré à l'exigence de l'expertise esthétique, s'en tire mal<sup>1</sup>. Il faut examiner s'il s'agit là d'une carence fortuite, inquiétante certes puisqu'on n'a guère vu d'esthétique utilitariste, lors que les livres d'économie, de sociologie, d'éthique, de droit et de politique, qui se réclament de l'utilitarisme<sup>2</sup>, pullulent jusqu'à nos jours ; ou si cette carence peut être palliée précisément par le tour où l'utilitarisme est une théorie des fictions. Il se pourrait que la théorie des fictions, mise en jeu par Bentham en toutes sortes de domaines, soit, à sa façon, une théorie de l'esthétique : en ce sens il faudrait prolonger la philosophie de Bentham en des directions qu'elle n'a pas explorées.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul point où la philosophie de Bentham doit être prolongée ; y compris contre elle-même. Ainsi, Bentham, relisant son œuvre, alors qu'il ne lui reste qu'une dizaine d'années à vivre<sup>3</sup> et que le degré auquel il est parvenu dans la systémativité de son entreprise ne permet plus de grands revirements, a cru s'aperce-

- 
1. *Par delà le bien et le mal*, § 225 : « Hédonisme, pessimisme, utilitarisme, eudémonisme, toutes ces philosophies qui mesurent la valeur des choses d'après le plaisir et la douleur, c'est-à-dire d'après des états d'ordre secondaire et des phénomènes secondaires, sont des philosophies superficielles et des naïvetés que tout homme doué de la faculté de *donner forme* et d'une conscience d'artiste ne peut que regarder de haut, avec moquerie et pitié ».
  2. Que leurs auteurs se réfèrent ou non à Bentham, dont on constate qu'il est de moins en moins cité.
  3. C'est ainsi qu'il relit en 1822 son *Introduction aux Principes de la Morale et de la Législation*, ajoutant des notes qui changent assez profondément la nature d'un ouvrage publié trente trois ans plus tôt.

voir d'une erreur qu'il aurait commise en parlant d'*utilité* et de *principe d'utilité* partout où il aurait dû parler de *bonheur* et de *principe de bonheur*. Sa théorie a raté, à ses propres yeux, la profondeur de la dimension eudémonique, de telle sorte que, au début des années 20, il est déjà trop tard pour rectifier essentiellement l'utilitarisme sur ce point. Or est-il sûr que l'utilité doive être solidarisée avec le bonheur au point de se confondre avec lui ? Par cette *felix culpa*, Bentham n'a-t-il pas ouvert à l'utilitarisme des voies plus sûres et plus novatrices que s'il s'était établi dans le sillage de l'*Aufklärung*, dont l'eudémonisme paraît épuisé au début du XIX<sup>e</sup> siècle ? Bentham a peut-être été chanceux de n'avoir pas pu redresser ce qu'il croit être son échec. L'utile n'est pas le bonheur<sup>1</sup> ; et c'est précisément parce qu'il est une philosophie de l'utile plutôt que du bonheur que l'utilitarisme benthamien nous intéresse encore. Il se pourrait même que la carence esthétique soit plus apparente que réelle et soit liée précisément au dépassement de l'eudémonisme par la théorie des fictions, qui est peut-être l'essentiel de l'utilitarisme<sup>2</sup>.

Pour envisager ce porte-à-faux de Bentham par rapport à sa propre œuvre, il faut commencer par analyser la notion d'*utilité*, d'abord en feignant le caractère de présence intemporelle de la notion, puis en lui restituant sa diachronie, c'est-à-dire son *import*<sup>3</sup>, par-delà son *meaning*.

- 
1. C'est très exactement par là que Nietzsche le sauve. Voir *Le gai savoir*, L. II, § 84.
  2. Nietzsche voit d'ailleurs paradoxalement l'origine de la poésie dans l'utilité et donne ainsi explicitement raison aux « utilitaristes ».
  3. L'*import* benthamien n'est pas l'équivalent du *meaning*, puisqu'il comporte une dimension étymologique que n'a pas celui-ci.

## Le caractère apparemment dialectique de l'utilité

---

« La philosophie, dans sa fonction historique, est cette extraction, cette trahison, je dirais presque, du savoir de l'esclave, pour en obtenir la transmutation comme savoir de maître ».

Lacan, *Le Séminaire*, Livre XVII,  
Le Seuil, Paris, 1991, p. 22.

Les hésitations à l'égard de l'utilité, qui sont celles de Nietzsche, alors que, tour à tour, il la pourfend et la promeut, sont aussi celles de Bentham, dont la philosophie est tout autant une promotion qu'une critique de la notion d'*utilité*. *Chrestomathia* s'ouvre sur une curieuse considération. Certes, l'ouvrage entier est un plaidoyer en faveur d'un enseignement utile, mais, à peine a-t-on franchi la première page que Bentham s'attarde sur un fait divers de la rubrique nécrologique<sup>1</sup>, qui montre toute l'ambiguïté de la notion d'*utilité*. Monsieur Beardmore est un homme qui a voué sa vie au travail, se rendant ainsi utile à lui-même et aux autres, quatre ou cinq décennies durant ; mais, quand a sonné l'heure de la retraite, Monsieur Beardmore s'ennuie ; il est contraint à une inactivité qui lui pèse tant qu'il tombe vite dans un état de sénilité qui l'entraîne à la mort. Bentham suggère que, s'il avait su lire les classiques, s'intéresser à la littérature, faire autre chose que rendre des services au sein de l'entreprise qui l'embauchait et à laquelle il avait consacré sa vie, il aurait pu jouir de sa vieillesse et se rendre utile à lui-même et aux autres, quoique par un autre tour. Paradoxe étonnant de ce début de *Chrestomathia*, car l'essentiel du livre n'est pas défendre les valeurs de la retraite et l'enseignement des classiques.

---

1. Voir *Chrestomathia*, Cahiers de l'Unebêvue, Paris, 2004, p. 25.

Ce portrait psycho-sociologique, tout à fait dans la tradition anglaise<sup>1</sup>, permet de poser le problème de l'utilité.

La notion d'*utilité* est tiraillée dans les sens les plus divers. Elle ne parvient pas à se poser sans se diviser aussitôt de toutes les façons, si bien que l'on se prend à douter de sa cohérence et de sa détermination : utile à qui ? Utile à quoi ? Ce qui est utile à l'un n'est pas nécessairement utile à l'autre ; ce qui est utile à tel individu ne l'est pas forcément au groupe ; et ce serait faire preuve d'une naïveté, dont on ne peut accuser Bentham, que de croire que les intérêts des uns et des autres s'harmonisent spontanément. Le temps divise encore le sujet de l'utilité, puisque l'utilité d'aujourd'hui n'est pas l'utilité de demain ; de telle sorte que se pose d'emblée, à l'égard de cette notion, un difficile problème de préséance et de rebond : de l'utilité d'aujourd'hui et de celle de demain, quelle est la plus utile ? Laquelle des deux doit dominer l'autre ? Et si chacune peut faire valoir ses droits, comment faut-il les hiérarchiser et les rendre commensurables ? L'utilité divise les individus entre eux ; elle divise l'individu contre lui-même. Penser à son avenir peut entraver les valeurs du présent ; de même que le souci du présent peut offusquer les valeurs de l'avenir. La notion d'*utilité* fait immédiatement ressortir les idées de *pesée* et de *critères* de cette pesée. Comment peut-on démêler ce qui paraît utile de ce qui l'est vraiment ? Est-ce par le retour ou la réflexion de l'*utile* sur lui-même que l'on parvient à le modaliser et à le hiérarchiser correctement ?

La division du sujet par l'utilité est plus subtile encore que le simple écartèlement entre des catégories déjà là, comme celles de l'individu, de la société, de l'humanité. L'*utilité*, quand elle se porte à l'absolu, comme nous allons voir qu'elle ne peut manquer d'y prétendre, et qu'elle s'affirme avec l'impact d'un affect, impose elle-même le découpage du sujet. De la même façon que, chez Hume, c'est la passion qui

---

1. Hume et A. Smith ne cessent d'avoir recours à ce genre littéraire pour faire comprendre les idées les plus abstraites, liées en particulier à la jonction de l'individu et de la société.